

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 46

Artikel: L'inégalité des sexes
Autor: Schabzigre, Aimé
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223556>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAÎSSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :

Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne

Pré-du-Marché, 7

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

Abonnement { Suisse, un an Fr. 6., six mois, Fr. 3.50
Étranger, port en sus.

Compte de chèques postaux II. 1160

Announces } 30 centimes la ligne ou son espace.
Réclames, 50 centimes.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



PE L'HEPETAU

OT parâi, on pâo pas dere que le mâidzo de noutron temps ne sant pas asse suti que la vilhie Caton que savâi fêre dâi z'ao de dzelenlie. Vo fant de clliâo z'opérachon, quemet diant, à sè demandâ quemet cein sè pâo. Vo tsappliant on brê, onna tsamba, la tîta mâmameint et vo z'en mettant onn'autra à la pliée. Vo doutant la veintraille et vo ludzant po la reimplièci dâi bouâ de modze, de tchîvra, de caion. Vo dio que l'è épouâirâo cein que pouant fêre clliâo tsaplliâ z'ou quand on lâo baillie on couti et onna râsse. Quin coo que sâi, lâi doutant tot cein que l'è berbouâ, quemet on fâ à pere et pu vo z'ite remé bon po quienez an.

Ein avâi ion de clliâo poôro bouzer que, ma fâi, lo mâidzo l'avâi faliu lo dêpelh quemet onna dzelenlie qu'on vâo medzâ. Lâi avant copâ lè doû brê, tsaplliâ le tsambe, voudhî le pétro, doutâ on bocon de cervalle. Quand lo chirugien l'a de à son commi de repreindre lo poûro coo, lo commi lâi fâ dinse:

— Vâi mâ, monsou, quinna mâtî mè faut-te portâ dein lo lhî?

* * *

L'autr'hî l'étant trâi de clliâo tsapliottâ que dèvesâvant eiseimbllo pè l'hépetau. L'avant ti lâo bon meimbro s'on vâo, mâ ion l'avâi ètâ âovâ dein la tîta, on autre dein l'estoma. Lo trâisième vegnâi de lâi passâ et de rarrevâ dâo pâilo de dèpiautâdzo. Olliâo trâi compagnon dèvesâvant de cein que lâo z'etâi arrevâ. Po lè doû premâ, n'etâi pas novâ, po cein que l'avant dza etâi tsapliottâ quoaque coup. Lo derrâi, lî, cein lâi ètâi oncora jamé arrevâ et l'accutâve quemet âo pridzo.

Lo premî desâi :

— Oi, fant dâi merâcllio, clliâo mâidzo. Mâ cein que vo bourle, l'è que l'âoblliant adi oquie dedein no quand vo tsappliant. Dînse mè, m'a faliu mè râovri la tîta. Lo mâidzo lâi avâi âobllia dâi puchéinte z'etenaille! Cein vo baille bin dâi couson quand faut lâi repassâ.

— Et mè, fasâi l'autro, m'a faliu mè râovri assebin: lo chirugien m'avâi âobllia dein l'estoma on panaman gros quemet on linsu.

Lo trâisième sè dèmandâve cein qu'on avâi bin pu lâi âobllia dein son veintro à li, quand tot d'un coup lo mâidzo eintre dein lo pâilo. Fasâi état de tsertî oquie que pouâve pas trovâ. Po fini, fâ dinse âi camerdâ:

— Dite vâi! Sé pas dein lo mondo iô i'è pu betâ mon tsapî et mon mantî!...

Lo trâisième malâdo n'a pas pu mè ein ôûre. L'a lats! (Il s'est évanoui).

Marc à Louis.

Au café. — Tu connais le Monsieur à lunettes qui boit sa chope?

— Mais oui, c'est le correspondant du « Pays ».

— Ah! c'est ce raseur!

— Pour sûr, on le surnomme le « bassin du Léman ».

L'INÉGALITÉ DES SEXES

SUR la place St-François, l'ami Paul Goguenard m'accrocha l'autre jour par un bouton de mon pardessus et m'entraîna bon gré mal gré au café Central en m'assurant qu'il avait à me narrer l'histoire d'une injustice singulièrement criante. Goguenard étant un homme fort sérieux et possédant en plus la prestance d'un colonel en pleine floraison, je l'accompagnai sans trop de résistance. A peine installés dans une niche du restaurant, en face d'un verre évocateur, mon ami Paul se dégonfla tout d'une traite, presque comme la grenouille qui voulut imiter le bœuf, et me conta ce qui suit :

— Tu ne saurais imaginer ce qui m'est arrivé au Palace Miramare à Genève par la température accablante du mois de juin dernier, le mois le plus chaud de l'année? Un ami de jeunesse, Ulysse Corthésy, qui a gagné un gros million au Brésil, m'avait très aimablement invité à dîner au Palace Miramare, un jour que j'avais dû me rendre à Genève pour participer à un ensevelissement. Corthésy est au demeurant l'homme le plus sobre et le plus modeste que je connaisse, malgré sa fortune joliment rondelette. Cependant, de temps à autre, il lui prend envie, dit-il, de se hausser au diapason de nos mœurs. Il appelle cela assez peu respectueusement « sacrifier à nos préjugés, vraie monnaie de singes ». Et vu que, m'assurait-il, je fus toujours pour lui un excellent copain, il crut me faire plaisir en me conduisant au Palace Miramare, au milieu d'un monde tout ce qu'il y a de plus cosmopolite. En passant devant une somptueuse galerie séparée de la salle à manger par une immense porte vitrée, je m'arrêtai un instant pour y contempler une brillante société, une noce internationale, peut-être même paneuro-pique, en train de faire honneur à un repas de gala. Le buste des dames, devant et derrière, rappelait, sauf la couleur, l'êtat des négresses avant que celles-ci se fussent chamarrées des passementeries de notre civilisation. En mon for intérieur, j'eus soudainement l'intuition qu'il y a certainement du vrai dans le vieil adage qui veut que les extrêmes se touchent, le nu chez les sauvages et le nu chez les hypercivilisés se ressemblent étrangement. Une étroite bandelette sur les épaules soutenait une ombre de corsage. Je poussai du coude Ulysse Corthésy qui dut convenir pour une fois que ces « vieilles truffes » — ce furent ses propres termes — étaient sûrement franches de préjugés et que par la température équatoriale de ce jour orageux, c'était un exemple à suivre. Nous choîmes une petite table à deux couverts cachée derrière une colonne de marbre et, comme je transpirais ferme sous mon lourd habit de cérémonie, mon ami m'encouragea vivement à enlever ma redingote sans plus de fâcons. Je ne me le fis pas dire deux fois, mais, à peine allégé et assis, je vis un garçon d'hôtel s'approcher d'un pas accéléré et me dire hors d'haleine :

— Monsieur, je suis bien fâché de devoir vous faire remarquer qu'il n'est pas permis d'enlever ici son habit.

— Et chez ces dames, là à côté? fis-je profondément vexé, c'est bien pire, puisque aucune

chemise ne cache les bras et le haut du corps. Moi, convenez-en, je suis vêtu de linge tout propre. Puis, lui dis-je à l'oreille, si je ne suis pas parfumé, j'ai au moins pris un bain ce matin-même.

Rien n'y fit, il fallut se plier à la consigne et endosser à nouveau ma trop chaude redingote. Cet incident m'aurait fait perdre l'appétit si, heureusement, un Pommard velouté n'eût un peu calmé ma colère.

En se rendant après le dîner à la rotonde de l'hôtel, le rendez-vous des amateurs de moka, je fis signe au maître d'hôtel de nous suivre dans un coin du vestibule où je lui posai la question suivante :

— Eh bien, indiquez-moi, je vous prie, les raisons pour lesquelles vous ne placez pas les deux sexes sur le même pied? L'argent n'ayant pas de couleur, vous ne pouvez raisonnablement refuser aux uns ce que vous accordez librelement aux autres.

— Mais, parce que ce n'est pas possible! Les messieurs ne s'habillent pas comme les dames.

— Allons donc, je ne parle pas des jupes, mais simplement de la nudité du buste.

Le maître d'hôtel se bornant à hausser les épaules et à esquisser un sourire de commande, nous le priâmes de nous conduire chez le directeur de l'hôtel, M. Hautdecou. Rapidement mis au courant de l'incident, le directeur crut de bon ton de nous déclarer assez froidement :

— Une maison qui se respecte ne tolère pas que l'on mange en bras de chemise!

— Mais, monsieur, répartis-je amusé, cela eût-il été plus convenable d'enlever ma chemise tout à fait? Avec mon gilet, j'aurais été évidemment encore plus habillé que les dames de la galerie.

— Non, cela non plus n'est pas permis, répondit-il toujours plus sèchement.

— Bien, mais alors, pourquoi les dames peuvent-elles apparaître en un déshabillé de négresse? fit Ulysse Corthésy, intrigué par la logique de l'hôtelier.

— Mais, parce que c'est leur costume!

— Alors, la prochaine fois, je viendrai en costume de bain.

— On ne vous recevra pas, parce que ce n'est pas un costume admis dans le monde chic.

Après cette répartie débitée d'un ton toujours plus rogue, nous vîmes bien qu'il n'y avait plus rien à faire, puisque nous autres hommes, nous n'avons, dans le monde « chic », pas les mêmes droits que les femmes. Corthésy me prit par le bras et m'emmêna à la rotonde en me disant entre deux éclats de rire :

— N'ai-je pas raison de répéter que vos préjugés et votre logique, à vous gens civilisés, sont une monnaie de singes? Oser montrer que l'on est vêtu d'un gilet fort honnête et d'une chemise blanche parfaitement propre, est un vrai scandale qui met en émoi tout le personnel d'un Palace, tandis que, dans le même lieu, avoir le torse presque aussi nu que celui d'un boxeur, est du meilleur ton! Je ne me mêle pas d'interdire aux dames, en mal de « Nature », d'imiter les négresses d'il y a cent ans, mais alors, qu'elles ne considèrent pas comme un rustre un brave homme asthmatique qui, par une chaleur torride, tient à se donner un peu d'air en levant son

habit. Tant que cette injustice durera, il y aura là une inégalité flagrante entre les deux sexes. C'est mon opinion, Paul, et évidemment aussi la tienne. »

L'histoire finissait là, mais Goguenard, lui, se devait d'accompagner son récit d'une avalanche de commentaires. Nous serions sûrement encore au « Central » si je n'avais pas réussi à le calmer un peu en lui promettant de raconter sa mésaventure dans le *Conteur Vaudois*. Et maintenant que cela est fait, paix au pauvre cœur de l'ami Paul, avide d'égalité et de logique, de ces deux feux-follets à la poursuite desquels se perdent tant d'hommes et de femmes au tempérament combattif.

Aimé Schabzigre.

FLEURS DE RHETORIQUE

NOS députés aux Chambres fédérales en disent de jolies dans le jeu de leurs improvisations oratoires. Voici quelques perles recueillies par un journal qui a cessé de paraître depuis plusieurs années :

« Les importateurs français achètent les vaches principalement dans la Suisse centrale, puis ils sont traînés dans les grandes métairies de Lyon et de Paris pour être jetés finalement sur l'étaut. »

« En l'année 1865, on a introduit dans le canton de St-Gall des étalons anglais pur sang. Le Conseil fédéral les a suivis de près. »

« Je compte que nos gens ne s'empresseront pas d'accaparer le fourrage artificiel, ils ne sont pas habitués à ce fourrage. »

« Les électeurs diront : Nous ne vous avons pas élu pour être en toute circonstance les tuyaux d'orgue de votre volonté. »

« L'école vétérinaire fédérale gît dans l'air. »

« Je vous en prie ! Naviguez vers l'Etoile de la justice. »

« Les regards de toute la Suisse sont dirigés vers l'Assemblée fédérale pour entendre ses délibérations. »

« Cela se trouve dans le message du Conseil fédéral, et doit par conséquent être juste, mais pourtant, je ne le crois pas. »

« Prenez une décision afin que ce serpent de mer puisse être dirigé par nous. »

« Je suis d'accord si la proposition Sturzenegger s'étend sur 20 kilomètres. »

« Nous ne voulons pas jeter de nouvelles pierres dans les roues de la pacification. »

« Messieurs, j'arrive maintenant à la maladie tuberculeuse du bétail, et cela n'intéresse pas seulement l'agriculture, mais aussi chacun de nous. »

« Les cantons sont la soupe par laquelle on fait rétrograder la subvention à sa juste hauteur. »

« C'est une erreur de croire que le charbon est un terrain fauché. »

Le président entrant en charge : « J'espère que vous aurez autant d'indulgence pour moi que pour mon prédécesseur. »

Le président, assurant un membre :

« Veuillez répéter avec moi, avec l'index de la main droite, les mots : Je le jure. »

LE ROI ET L'AUBERGISTE

Non jour, sur une plage de la Côte d'Argent, située quelque part dans le sud de la France, le roi Edouard VII, qui voyageait incognito, était allé manger des huîtres. L'aubergiste chez qui le roi était entré ouvrait les huîtres avec une sage lenteur. Edouard VII, qui était pressé, lui demanda très poliment de bien vouloir aller un peu plus vite. Mais l'autre, qui parlait politique avec les habitués de son restaurant, de dire sans se retourner :

— Si vous n'êtes pas content, allez ailleurs !

Un consommateur obligeant, effrayé de tant d'insolence, alla renseigner l'aubergiste à voix basse. Alors, celui-ci, très fort, à deux pas du souverain :

— Et après ?... Ce n'est pas le premier roi qui vient chez moi peut-être ! Et ce n'est pas vous qui m'apprendrez comment on leur parle !



Pages d'autrefois

ADIEUX AU VALLON

Voici l'automne: il faut retourner à la ville, Rentrer dans les longs mois de nos mornes hivers; Il faut, petit vallon riant comme une idylle, Oublier les chemins de tes asiles verts. Il faut, vieille maison de mes souvenirs pleine, Voir, ainsi que des yeux, tes volets se fermer ! Je ne l'entendrais plus, ô rustique fontaine, Ta voix claire et discrète, habile à me charmer ! Adieu, frêne géant, dressant ta silhouette Sur le couchant vermeil par degrés assombri, Et toi, chêne en ruine, où, le soir, la chouette Jette aux grands bois muets l'angoisse de son cri ! Adieu, le beau verger dont la pente s'incline Au chemin qui lui fait un liséré d'argent, L'étroit sentier qui grimpe au flanc de la colline D'où le regard embrasse un coin du lac changeant ! Adieu, verte oasis ! Adieu, toutes les choses Qui réveillent en moi des échos endormis !

Vous tous qui chérissez quelque antique toit brun Où dort le souvenir de l'enfance passée, C'est pour vous que j'ai mis en langue cadencée Ces stériles adieux à mon rêve défunt.

Philippe Godet.

Telle mère, tel fils. — Un instituteur nota sur le bulletin mensuel d'un écolier cette observation à l'adresse des parents :

— Votre fils parle beaucoup trop.

Par retour du courrier, l'instituteur reçut du père ce billet : « Que diriez-vous donc, monsieur l'instituteur, si vous entendiez sa mère ? »

Ne pas confondre ! — Faut-il fumer avant de labourer ?

— Ça dépend, mon ami !

— De quoi donc ?

— S'il s'agit de la terre, il faut fumer avant de labourer. S'il s'agit d'une pipe, il faut la bourrer avant de fumer.

POUR UN CHAPEAU

ANDREAS Larive achève ses vacances ; c'est aujourd'hui le dernier jour qu'il passe à la ferme des Grands-Champs. Demain matin, la vieille diligence du père Mathurin le conduira à la ville voisine d'où l'express l'emportera à Paris. Dans quelques jours, il reprendra son emploi de caissier à la banque Fixe & Co.

Finies les longues flâneries au bord de la rivière. Finie la sieste qu'il faisait chaque jour sous les arbres du verger. Une abeille passait dans un rayon doré ; il s'amusait à la regarder dans son voyage aérien. Puis, il était distrait par un pinson effronté qui, rassuré par l'immobilité du jeune homme couché sous le grand pommier, se hasardait sur une branche juste au-dessus de lui. Maintenant, ces beaux jours finissaient, il allait regagner la ville en emportant un agréable souvenir de l'hospitalière demeure de sa tante Anne...

Cet après-midi, il rentre à la ferme en empruntant un sentier qui traverse la forêt. Le trajet est peut-être plus long, mais qu'importe, pour lui l'heure exacte n'existe pas ici. Il débouche dans une clairière où un ruisseau coule en gazouillant. Tout à coup, il s'arrête surpris ; il vient d'apercevoir au bord du ruisseau un gracieuse apparition. Mince, élégante, dans une belle toilette claire, une jeune personne est fort occupée à cueillir de grandes branches d'églantines.

Le tableau est ravissant, Jacques s'arrête un instant ; il se demande qui est cette jolie promeneuse. Il ne l'a jamais vue ; pourtant, il connaît chaque habitant du bourg. Est-ce peut-être Liane, la fille du fermier Reton ? Non, Liane est

plus petite, elle a une tournure plus villageoise.

La jeune fille a maintenant terminé sa cueillette ; elle enlève son large chapeau de paille et, négligemment, le laisse tomber près d'elle, au bord du ruisseau. Elle lève les yeux et, surprise, aperçoit Jacques qui s'avance. Au même instant, la brise emporte le léger couvre-chef dans l'eau. L'inconnue pousse une exclamation, s'élance vivement vers l'eau, mouillant déjà ses fins souliers. Plus prompt, Jacques Larive se penche et, adroitement, repêche le chapeau avec sa canne. Rieuse, la jeune fille lui tend la main.

— Je vous remercie, monsieur ; voilà une leçon pour les étourdis qui ignorent que le vent est parfois traître dans ce pays.

Le jeune homme s'incline et, amusé, regarde le chapeau... ainsi que sa propriétaire.

— Sans doute un peu mouillé ? demande-t-il en désignant le chapeau.

— Légèrement, oui, mais qu'importe, ma cueillette est terminée pour aujourd'hui et je m'arrêtais à rentrer.

Après avoir encore remercié Jacques, l'inconnue s'éloigne d'une allure souple et décidée du côté du village. Le jeune homme la regarde s'en aller, puis se dirige vers la ferme. Il a hâte de demander à sa tante qui est cette délicieuse personne ; mais il hausse les épaules, à quoi bon, puisqu'il part demain. Cependant, il réfléchit ; est-ce bien nécessaire qu'il parte demain, ne peut-il prolonger son séjour ? Tiens ! une idée, il en parlera à tante Anne ce soir.

Dans la cour de la ferme, il aperçoit Madame Durand, sa tante, causant avec un jeune homme. En approchant, il reconnaît François-Pierre, un gars du village, qui habite maintenant Genève, où il s'est marié récemment. Chaque été, il vient passer quelques jours chez ses vieux parents. Ces faits, Jacques les connaît par sa tante qui les racontait le matin même.

Le soir, Jacques fait part à sa tante de sa détermination de retarder son départ, mais il n'en dit pas les motifs. Le sait-il lui-même ? Certes, mais il ne veut pas se l'avouer.

Madame Durand, qui adore son neveu, est heureuse de le garder encore. Négligemment, le jeune homme raconte alors sa rencontre de l'après-midi et demande qui peut être l'étourdie du chapeau de paille. Tante Anne réfléchit quelques secondes ; vraiment, elle ne connaît personne répondant à la description de la promeneuse. Une idée lui vient, Liane Reton ? elle est, paraît-il, de retour depuis huit jours. Tante Anne est perplexe.

Après le repas, Jacques gagne lentement le sentier qui rejoint la route conduisant au village. Une idée le tourmente, il désirerait tant savoir qui est cette inconnue. Bah ! il saura vite, le bourg n'est pas si grand. Pour commencer, il ira jusqu'à la ferme de Reton et là, en causant avec le fermier, il regardera s'il ne voit pas Liane ; il sera vite fixé.

Il est tiré de sa rêverie par une voix qui l'appelle ; il se retourne, François-Pierre est devant lui.

— Heureux de vous voir encore avant votre départ, monsieur Larive, car je voulais vous remercier d'avoir repêché le chapeau de ma femme.

PENAU DE LA RIPONNE

FEIGNANT.

UNE heure — on ne savait pas très bien laquelle — sonna au clocher proche de St-Laurent.

Pénau se leva du mur bas où il était assis, cracha, eut un regard circulaire et lent qui embrassa toute la place de la Riponne et son paysage calme et tiède. Depuis les marronniers feuillus jusqu'à l'Université ; jusqu'au Chemin Neuf qui semble s'arrêter complaisamment devant la Pinte vaudoise jusque, aussi, à la Grenette dont on entrevoit la sombre profondeur entre les piliers gris.

Tout cela, il le vit et l'emporta avec lui ; comme il le voyait et l'emportait chaque jour, sans bien savoir.